

- <sup>1</sup> A. Danto, *Conversation with A. Danto* by Tiziana Andina, 2010,
- <sup>2</sup> Danto, *What Art Is* (New Haven & London: Yale University Press, 2013), 155.  
<http://cup.columbia.edu/book/978-0-231-13518-4/>
- <sup>3</sup> <http://cup.columbia.edu/book/978-0-231-13822-2/narration-and-knowledge>
- <sup>4</sup> <http://www.thenation.com/authors/arthur-c-danto>
- <sup>5</sup> <http://www.artforum.com/>
- <sup>6</sup> <http://www.collegeart.org/awards/matherpast>
- <sup>7</sup> <http://cup.columbia.edu/book/978-0-231-13796-6/>
- <sup>8</sup> <http://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2013/06/201361082357860647.html>
- <sup>9</sup> <http://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2012/03/201232181655426166.html>
- <sup>10</sup> [http://www.aphex.it/public/file/content201100621\\_Dantoconpage.pdf](http://www.aphex.it/public/file/content201100621_Dantoconpage.pdf)
- <sup>11</sup> <http://press.princeton.edu/titles/5911.html>
- <sup>12</sup> <http://cup.columbia.edu/book/978-0-231-14115-4/>
- <sup>13</sup> <http://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2012/06/2012630141428903912.html>
- <sup>14</sup> <http://www.thenation.com/article/unlovable>
- <sup>15</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=edtveYHLKAK>
- <sup>16</sup> [http://opinionator.blogs.nytimes.com/2010/05/23/sitting-with-marina/?\\_php=true&\\_type=blogs&\\_php=true&\\_type=blogs&\\_r=1](http://opinionator.blogs.nytimes.com/2010/05/23/sitting-with-marina/?_php=true&_type=blogs&_php=true&_type=blogs&_r=1)
- <sup>17</sup> <http://www.jeffkoons.com/site/index.html>
- <sup>18</sup> <http://www.damienhirst.com/texts/2010/jan--arthur-c-dan>
- <sup>19</sup>

Pablo Posada Varela

## PHÉNOMÉNOLOGIE DU POLITIQUE

Marc Richir

*La contingence du despote.*

Éditions Payot & Rivages, Collection Critique de la Politique, Paris, 2014, 224p.

Marc Richir reste aujourd'hui, sans doute, l'un des philosophes vivants les plus importants et originaux du panorama philosophique contemporain. Il est l'auteur d'une immense œuvre, profonde et difficile. Il s'inscrit dans cette tradition philosophique inaugurée par Edmund Husserl au début du siècle et qui reçut le nom de «phénoménologie». Richir s'en prétend l'un des possibles continuateurs<sup>1</sup>.

Bien entendu, la difficulté principale de *La contingence du despote* est due au fait qu'elle s'inscrit dans l'impressionnant massif de cette œuvre exigeante et très ample qu'est celle de Marc Richir. Or, disons à ce propos que *La contingence du despote*, justement du fait d'être un ouvrage de réflexion politique, anthropologique et historique (on y viendra à l'instant), en voit ses lignes délestées de technicités phénoménologiques, difficiles pour un lecteur non familier de Husserl et de la tradition phénoménologique. Par ailleurs, que certaines idées phénoménologiques rectrices soient illustrées à partir de terrains moins techniques tels l'histoire ou l'anthropologie politique s'avère tout à fait précieux. *La contingence du despote* constitue, de la sorte, l'une des meilleures introductions qui soient à l'œuvre de Richir. On y trouve des chapitres (comme le dernier ou l'avant dernier) recelant des synthèses précieuses des derniers développements de l'œuvre richirienne (concernant, notamment, la *phantasia* dite «perceptive»). Les formulations y sont claires, mûres et précises. Ainsi, pour ce qu'il en est du registre in-

186 trinsèquement phénoménologique de l'œuvre de Richir, cet ouvrage reste aussi un texte incontournable. Cependant, *La contingence du despote* est, au premier chef, un ouvrage de phénoménologie du politique (et du lien social). Qu'est-à ce dire ? Quels sont donc les problèmes auxquels l'ouvrage que nous présentons s'attaque ?

Disons, en tout premier lieu, que ce livre offre une profonde analyse de certains des éléments essentiels qui innervent la politique, la société et l'histoire. En quelques mots, et au risque de simplifier, Richir aborde, dans les pages de cet ouvrage, la difficile question concernant l'origine du pouvoir, dans ses multiples irisations et devenir. En effet, la question de son origine se décline aussi en questionnement sur son devenir. Notamment, son processus de légitimation, immanquablement *a posteriori*. L'arc est ample entre une légitimation plus ou moins aboutie, où la partie dominée de la société reconnaît ses dominateurs, et la tyrannie arbitraire, issue de ce que les grecs désignaient comme *hybris*. Bien entendu – on y reviendra – dans ce processus de légitimation s'immiscent maints simulacres.

Quoi qu'il en soit, tous ces processus de légitimation, au-delà de leurs différences, trouvailles symboliques heureuses ou forçages plus ou moins bien réussis, semblent, tout de même, devoir composer et négocier avec l'essentielle *mobilité* du pouvoir, c'est-à-dire avec la foncière *contingence* du despote. Il faut s'aviser de ce que «despote» n'est pas utilisé, ici, en un sens nécessairement péjoratif qui l'assimilerait *ipso facto* à la tyrannie. Il est employé par Richir d'abord en un sens tout à fait générique. Le «despote» englobe *in nuce* toutes les formes de pouvoir : le tyran, le roi, l'assemblée, le parti, le chef. Cette contingence est donc – avions nous signalé – coextensive de ce que Richir nomme la «transcendance du pouvoir», et les formes concrètes qu'elle prend représentent autant de façon de composer avec elle.

Cette transcendance est à l'origine de la différence, tracée par Richir, entre *le* politique et *la* politique ; *le* politique étant cet insaisissable essentiel qui traverse les avatars historiques de *la* politique, bel et bien réelle quant à elle mais dépourvue de sens tant qu'elle n'est pas référée et même ordonnée au projet d'un être en commun cherchant à faire sens – *le* politique et sa question – et qui dépasse la pratique politique ou politicienne concrète : c'est donc *le* politique donne sens à cette dernière qui, ainsi, en tire une certaine légitimité. Or ce «vivre en commun» nécessite de lieux où s'incarne et s'incorpore, tour à tour, le pouvoir. Cette incorporation se fait par à coups, ou avec une apparence de durabilité cachant son essentielle contingence.

Ainsi, le pouvoir n'est pas, somme toute, trouvable «à point nommé» dans quelque instance qui soit et qui s'en voudrait définitivement détentrice.

187 Il est frappé -disions nous- d'une foncière mobilité qui, en fin de compte, est un autre nom de sa transcendance. Or, tout transcendant qu'il soit, aucune société ne saurait s'en passer. Cependant, Richir, sans pour autant démentir la thèse de l'essentielle *contingence* du despote (expression de la transcendance du pouvoir), montre à quel point plusieurs «incorporations» du pouvoir sont possibles, dont une, très révélatrice, par son contraste avec l'institution du pouvoir (comme pouvoir de coercition) qui est la nôtre. Il s'agit de cette institution du pouvoir propre aux «sociétés» que l'anthropologue du politique, Pierre Clastres, avait nommées «sociétés contre l'État»<sup>2</sup>.

Bien entendu, lesdites «sociétés contre l'État» n'évacuent pas complètement la réalité du pouvoir. Elles le codifient autrement, le transforment, lui font prendre un autre visage. Et c'est bien de ce fait même que ces sociétés révèlent d'autant mieux ce fait originaire, étouffé par les efforts de légitimation, de la *contingence* du despote. C'est ainsi que, dans ce genre de sociétés, dont le traitement reste tout à fait stratégique dans l'œuvre qui nous occupe, le rôle du chef s'avère tout à fait paradoxal, celui-ci pouvant être expulsé du groupe à tout moment s'il «fait (trop) le chef» (pour reprendre l'heureuse expression de P. Clastres lui-même). Le chef lui-même, comme incorporation *contingente* du pouvoir, se doit de se tenir à distance du pouvoir. Il ne peut pas en disposer à volonté, en user de son plein gré et à son propre avantage. Autrement dit, à l'aune des Sociétés contre l'État, la dérive du despote (plus ou moins légitime) en tyran apparaît sous une toute autre lumière. De la même façon, surgit la question de l'origine du pouvoir et la nécessité transcendantale d'une sorte de tyran originaire. Figure quasi-transcendantale qui induit historiquement ses effets bien qu'elle n'est jamais existée comme telle, *stricto sensu*. La question de la tyrannie originaire, dont la force d'effraction est adoucie par le processus de légitimation, amène à la question de la tyrannie *stricto sensu*, la tyrannie historique, preuve que la tyrannie «transcendantale», possibilité intrinsèque de toute institution coercitive du pouvoir, peut à tout moment refaire surface. *La contingence du despote* apporte des analyses phénoménologiques exceptionnelles de l'*hybris* et de la tyrannie.

Veillant à traquer cette mystérieuse incorporation du pouvoir en une personne ou un groupe de personnes, c'est en toute conséquence que Richir fera un sort tout spécial aux moments historiques dits «révolutionnaires». Dans ces moments-là, le pouvoir est en suspens, mais il n'a pas pour autant abandonné le champ du sociétal. Il est flottant. En migration. En passe de se loger dans l'un ou l'autre lieu, attend de s'incorporer dans l'une ou l'autre instance: assemblée représentante, monarchie, dictateur. Or ces moments de

188 suspens, où la transcendance du pouvoir se phénoménalise en tant que telle, où elle se réfléchit directement à même le groupe, où se manifeste donc *le* politique dans son indépendance par rapport à toute politique (politicienne), sont ceux que Richir nomme les moments de sublime en politique. Cette question fut déjà posée dans cet autre œuvre de phénoménologie du politique, ancêtre de celle qui nous occupe, et intitulée *Du sublime en politique*<sup>3</sup>. Elle connaît, dans l'œuvre que nous présentons, d'ultérieurs développements.

Rappelons que *Du sublime en politique*, dont les analyses sont, en un sens, plus restreintes que celles dont est tissée *La contingence du despote* (qui brasse, pour le dire ainsi, un champ plus vaste), s'essaye, entre autres, à une analyse phénoménologique de la suspension de l'institution de la royauté. Institution analysée avec soin par Ernst Kantorowicz, et s'auto-interprétant selon la théorie, juridico-théologique, des deux corps du roi. C'est justement cette institution du pouvoir qui se transformera lors de la révolution française. Il y aura cependant une survivance post-révolutionnaire de cette institution théologico-politique du pouvoir. En un sens, *La contingence du despote* reprend la question et en élargit le champ. Elle le fait et dans le temps (Grèce ancienne, Rome, Commune de Paris, époque contemporaine), et dans l'espace (étude d'institutions du pouvoir autres, dont les «sociétés contre l'état» décrites par Clastres à l'endroit de certains peuples amérindiens). La théorie des deux corps du roi est à ranger dans les essais de légitimation a posteriori du pouvoir qui parent à l'hémorragie originaire de sa *contingence*. Les dieux ont aussi leur part dans la légitimation de la royauté ; mais non seulement. Est à noter, à ce sujet, l'excellent analyse que Marc Richir fait du cas Robespierre et du culte de l'être Suprême, par où, justement, les entrailles de ce mécanisme de légitimation percent à jour et, de ce fait même, n'assurent plus leur fonction légitimatrice ; pour le dire autrement, le peuple «ne marche plus», n'en est plus dupe.

Aux côtés des problématiques passées en revue, cet ouvrage entend fournir les bases d'une phénoménologie du lien social, élément matriciel du politique. Les questions fusent : qu'est-ce donc qui fait d'une société quelque chose *de plus* qu'une simple somme d'individus ? De quoi dépend donc qu'un simple amalgame d'individus *fasse société* ? Et, par rapport à ce lien social, quel est le rôle qu'y jouent, soit dans son assise et déploiement, soit dans son usurpation ou délitement, les figures du chef, du prince, de l'assemblée représentante, ou du tyran ? Ces instances sont-elles incontournables ? Quelle est, au juste, et d'un point de vue strictement phénoméno-

189 logique, l'autonomie du peuple pour se réfléchir comme groupe ou comme société, fût-ce de façon matricielle (et donc, justement pour cela, de manière nourrice) ? Autrement dit : comment et presque littéralement *par où* le peuple s'aperçoit-il<sup>4</sup> comme peuple ? Jusqu'à quel point la «perception», «aperception» ou «auto-aperception» que le peuple a de lui-même, nécessairement en excès – en excès «symbolique», dira Richir – par rapport à sa base phénoménologique – base qui correspond, ici, à ce que Richir appelle «l'interfactivité transcendantale» – peut elle s'épargner toute *médiation aperceptive* dans et par la figure d'un chef, d'un prince, d'une assemblée (supposément) représentante ? Or comment et de quelle façon une telle médiation aperceptive viendrait elle à se gripper, voire à se «vicier», passant d'une médiation authentiquement bénéfique et plus ou moins provisoire ou limitée, à ces séquestrations affectives à grande échelle dont témoignent les totalitarismes du siècle dernier et dont l'Histoire de l'humanité s'en trouve déjà truffée ?

Il est aussi, en un sens, à se demander jusqu'à quel point la leçon de Machiavel est de mise qui divisait la société entre les dominants (le prince et les Grands) cherchant à imposer leur domination et les dominés (voulant ne pas être dominés, mais ne cherchant pas pour autant à dominer). Par ailleurs, pour ce qu'il en est du rapport du Prince aux Grands, la situation qui domine aujourd'hui s'avère assez exceptionnelle dans la mesure où il ne va plus de soi que le Prince ou son équivalent (le détenteur du pouvoir politique et du monopole du pouvoir coercitif) ne soit (et ce encore plus clairement depuis la seconde moitié du siècle dernier) *primus inter pares* tellement la collusion entre l'économie, les finances et la politique est à l'ordre du jour, scellant par là même une disparition *du* politique. C'est ainsi que Richir se pose d'intéressants problèmes sur le concept de simulacre en politique. Problèmes, aujourd'hui, massivement de mise, et qu'il abordera en mettant à contribution la phénoménologie husserlienne de l'imagination, de la *phantasia*, et de l'affectivité .

En effet, la réélaboration symbolique d'une société et d'une institution en général doit composer avec toute une part de simulacre. C'est dans ce contexte qu'en surgit, pour le dire ainsi, la contre-figure phénoménologique : à savoir, cette « image », qui n'en est justement pas une, et qui est l'*utopie* ou la vision utopique. Richir, en écho au traitement profond que Miguel Abensour fait de cette question, montre comment cet élément utopique, aujourd'hui proscrit ou affublé des pires ignominies, s'avère, cependant, essentiel à la vie d'une société, à sa capacité d'élaboration symbolique. Or quel est le statut phénoménologique de l'utopie ? quel est le lieu, architec-

190 tonique, de son expérience? comment rendre compte de son mystérieux caractère intersubjectif (ou interfacticiel)? qu'est-ce donc que ce que l'on a eu coutume d'appeler une « vision utopique»? est-ce de l'ordre de l'imagination (imageante) ou de la *phantasia*, et quel rôle y joue l'affectivité? et, plus concrètement, quel en est le mode de temporalisation puisqu'elle semble ne jamais pouvoir s'accomplir (il faudrait, pour cela, qu'elle fût figurative, et donc susceptible d'être à la base d'un «plan» préexistant) et recèle, pourtant, un énorme pouvoir depuis sa virtualité, son non accomplissement. L'utopie, toute inaccomplie qu'elle soit, mord dans des réminiscences et prémonitions transcendantales chargées affectivement et essentielles aux horizons de passé et de futur du présent.

En tout cas, *La contingence du despote* est un livre ambitieux qui tient ses promesses. Par ailleurs, il constitue tout aussi bien une excellente porte d'entrée à l'œuvre, profonde et difficile, de Marc Richir et perce à jour certaines clefs, transcendantales, de l'histoire et du monde présent.

#### Notes

- <sup>1</sup> On peut se rapporter au site internet [www.laphenomenologierichirienne.org](http://www.laphenomenologierichirienne.org) mis en place par Sacha Carlson.
- <sup>2</sup> Il n'est d'ailleurs pas anodin de rappeler que l'origine de *La contingence du despote* est une conférence du même nom prononcée à l'endroit d'un colloque sur Pierre Clastres.
- <sup>3</sup> Marc Richir, *Du sublime en politique*, Payot, Paris, 1992
- <sup>4</sup> Ici au sens strictement phénoménologique de l'aperception, donc aussi dans l'usage technique que ce terme reçoit en phénoménologie.

#### Contributors to this issue

191

**Helmuth Vetter** is Professor of Philosophy at the University of Vienna, Austria.

**Don Ihde** is distinguished Professor of Philosophy at the Stony Brook University, USA.

**Leonard Lawlor** is Professor of Philosophy and Director of Graduate Studies in Philosophy at the Penn State University, USA.

**Pablo Posada Varela** is finishing his PhD in Paris (France) and Wuppertal (Germany).

**Evaldas Juozelis** is Doctor and assistant at the Institute of Philosophy and Humanities at the Mykolas Romeris University in Vilnius, Lithuania.

**Dimitri Ginev** is Professor of Philosophy and History of the Human Sciences, senior Fellow at the Zukunftskolleg, University of Konstanz, Germany.

**Erich Otto Graf** is research associate at the Institute of Education at the University of Zurich, associate scientist at the Ludwik Fleck center (Switzerland) and Lecturer at the PH Karlsruhe (Germany).

**Santiago Zabala** is ICREA research Professor at the Faculty of Philosophy at the University of Barcelona, Spain.